

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.

Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
réduction.



BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

CAUSERIE

Machines, machines, tout n'est que machines.

Lisez plutôt, si ce n'est fait déjà, la *nouvelle diverse* qui court tous les journaux, et qui nous assure que l'Amérique va envoyer à l'Exposition universelle une machine à clavier qui *remplacera le compositeur d'imprimerie* (sic).

Quoique j'avoue ne pas comprendre très-nettement comment la chose se pourra faire, on ne saurait se dissimuler que nous vivons dans un siècle Crampton. Plus on va, plus la mécanique fait concurrence à l'intelligence humaine qui l'a engendrée.

C'est la contre-partie de la fable du vieux Saturne ; c'est l'enfant dévorant son père.

Vous êtes-vous jamais figuré par la pensée l'avenir, paisible en somme, où les rares représentants de l'espèce humaine restés à la surface du globe, après les dépeuplements du chassépot, en seraient réduits à vivre au milieu d'une société à engrenages ?

On aurait alors tout un monde de pantins articulés pour remplacer leurs similaires en chair et en os. Un rêve d'Hoffmann réalisé !

Vous entreriez par exemple dans un magasin. Aussitôt, obéissant à une impulsion donnée par le maître de la maison, le seul être vivant de la boutique, un commis à ressorts accourrait au-devant de vous sur des roulettes. Même sourire, qu'à l'ordinaire, mêmes révérences.

Sur votre requête, l'automate écarquillant des yeux aimables, élèverait par saccades les bras vers les rayons superposés en vous désignant les pièces d'étoffe à choisir. Lorsque l'une d'elles vous semblerait digne de captiver votre goût, vous n'auriez qu'à presser un piston dans le dos de votre interlocuteur monté sur

pivot, et immédiatement les deux bras attireraient à eux le paquet demandé.

Ce serait vraiment commode et original ; mais c'est surtout l'élément féminin qui dans une ville automatique, telle que je me la représente, pourrait être suppléé avantageusement par la mécanique.

N'est-on pas déjà sur la voie ?

Vous avez admiré, comme tous les passants, à l'étalage de certains marchands de joujoux, ces poupées à la Benoiton qui disent : *Papa et maman* de façon à faire délirer de jalousie le phoque le mieux apprivoisé.

C'est un commencement. Il ne s'agit que de perfectionner la combinaison des rouages et à cela la science ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre.

Réfléchissez un peu combien ça sera simple et pratique.

Au lieu de s'en aller dans les villages ramasser pour les besoins de la vanité les quelques braves filles qui pourraient y être restées, il suffira de prendre une des marionnettes de grandeur naturelle qui se fabriqueront couramment.

Que demanderont, très-propablement, en effet, les gandins de cette époque ? Ce que demandent les gandins d'aujourd'hui. De l'amour ? Allons donc ! simplement la satisfaction d'un orgueil ridiculement placé.

Or, étant reconnu que l'important pour eux est d'exhiber dans une voiture quelconque, sur des épaules non moins quelconques, des colifichets et des oripeaux qu'on saura leur avoir coûté horriblement cher, on reconnaîtrait qu'un mannequin habilement machiné fera de tout point l'affaire.

Pour ce qui est de la figure, n'est-elle pas déjà en cire ?

Pour ce qui est du dialogue, il se compose invariablement

Cela dit, Guillou reprit le même chemin parmi les décombres et vint frapper à la porte de l'Abattoir.

— Qui est là ? demanda le cambusier.

— *Le roi des arènes* (1) !... répondit le colosse.

La porte s'ouvrit et Guillou entra dans le bouge.

A la lueur rougeâtre d'une lampe à schiste, il vit l'homme chauve assis dans un coin de la salle. Il paraissait être en état complet d'ivresse. Son regard, d'ordinaire, si intelligent, avait une expression bestiale. Des lambeaux de phrases s'échappaient par intervalles, de ses lèvres, couvertes d'une salive dégoûtante. Il était hideux. Bientôt, il s'accouda et se mit à ronfler bruyamment.

La Chaussette était à la cuisine, où elle s'était fait servir un verre d'eau sucrée. La créature était rouge comme un coquelicot. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Elle parlait avec une volubilité extraordinaire. Il n'y avait pas à s'y tromper : la fille perdue était bien ivre.

Guillou, après avoir fixé sur l'homme chauve endormi un long regard, empreint d'une teinte de férocité inexprimable, se dirigea vers la cuisine, d'où partaient les éclats de voix de la Chaussette. Il marcha droit à elle et lui prenant le bras, qu'il serra dans sa main de fer, il lui dit : Eh ! bien ? Tu fais de la riche besogne. Te voilà propre ! Tu t'es occupée de te saouler, voilà tout. Réponds donc *ponifle* ?

— Veux-tu me lâcher ? hurlait la Chaussette, fainéant, propre à rien, veux-tu me lâcher ? ou je crie au secours.

— Jappe tant que tu voudras, dit le voyou, tout en desserrant un peu ses doigts qui s'étaient imprimés dans l'avant-bras de la malheureuse ; réponds-moi, où est le foulard en question ?

— Il ne l'avait pas sur lui, bégaya-t-elle.

— Tu mens ! carcasse.

— Non de D... vociféra la Chaussette, pour qui me prends-tu ?

(1) Sobriquet de lutte.

blement d'une douzaine de phrases faciles à obtenir par des cylindres variés. Un cylindre pour dire : *J'aime les truffes*. Un autre cylindre pour dire : *Surtout, mon cher, ne va pas me la faire à l'oseille*. Un troisième cylindre pour faire chanter au *sujet* la chanson mise en vogue par la Thérèse du temps.

Que faut-il de plus pour confectionner une contrefaçon vraisemblable ?

P. V.

BINETTES LOCALES

UN BOUCHER PAR TROP BOUCHÉ

En esquissant ce portrait, peut-être ne serons-nous pas maîtres de nos coups de pinceau ; mais que l'on excuse la crudité à laquelle nous sommes forcés, ayant pris à tâche d'appeler les choses par leur nom et de dire comme jadis maître Boileau :

J'appelle un chat un chat, et Ro... illet un fripon.

O contribuables ! tandis que suant sang et eau, vous vous éreintez au travail, afin de faire bonne contenance le jour où il s'agira « de passer devant la glace » du percepteur, LEI, sans contribuer à rien et sans s'époumonner le moins du monde, émerge crânement au budget de la ville pour une somme assez ronde.

En l'an de grâce 1873, nous trouvons notre héros allumeur des fourneaux et calorifères de l'Hôtel-de-Ville ; position fort modeste, mais qui convenait admirablement à ce gaillard possédant au suprême degré toutes les qualités requises pour faire sinon un bon chauffeur, du moins un imbécile de première classe.

La mairie centrale était sur le point de s'effacer ; notre ex-artilleur se trouvant par ce fait menacé de perdre l'exer-

Est-ce que j'ai l'habitude de faire *des trucs à la manque* (1) ? Je te dis qu'il ne l'a-vait-pas. Après tout, tu me fais mal avec tes airs de *refendeur* ! si tu m'em... bête encore, *je lâche l'os* (2) !

Un violent coup de poing frappa en plein visage la fille soumise. Elle roula, comme une masse, sur le plancher en poussant un gémissement étouffé.

Sans manifester la moindre émotion, le cambusier la prit par les pieds, et la traîna, comme une charogne, dans une pièce contiguë. Alors, dit-il, tu en es quitte pour un œil au beurre noir. Ça vaut mieux qu'une *quille démolie* (3). Ce disant, il tira, en chantonnant, la porte de la chambre et vint tranquillement s'asseoir près du fourneau.

Guillou était là, les dents serrées, en proie à une agitation nerveuse. Soudain, il marcha vers la salle d'un pas saccadé.

L'homme chauve ronflait toujours de la même façon.

Quant aux deux soldats, effrayés par les clameurs de la Chaussette et craignant d'être victimes de quelque brutale agression, ils s'étaient prudemment éclipsés.

Alors Guillou passant près de leur table, saisit la bouteille vide qui s'y trouvait encore. Puis il s'avança doucement derrière l'homme chauve et se planta à un pas environ, sa bouteille levée au-dessus de sa tête. Il garda cette posture dix secondes, puis, d'un élan, rapide comme la foudre, il asséna son coup !...

Au lieu d'atteindre le dormeur, la bouteille frappa l'angle de la table et se brisa en mille morceaux.

Que s'était-il donc passé ?

Le lecteur, a sans doute compris que l'homme chauve avait simulé l'ivresse et le sommeil. Il n'avait pas perdu un mot des paroles révélatrices de la Chaussette et entendu distinctement, le coup qui l'avait pour ainsi dire, assommée.

(1) De jouer des tours.

(2) Je dis tout.

(3) Une jambe cassée.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

XXII

L'Abattoir.

(SUITE.)

Guillou s'était mis à *travailler* les trois cartes — manière de s'entretenir la main — un verre d'eau-de-vie placé devant lui.

Un violent coup de sonnette retentit.

C'était le même fil de fer, frappé par le bâton de Guillou, quelques minutes auparavant, qui venait d'être ébranlé de nouveau. Le voyou, au foulard jaune, se leva pour constater l'identité du visiteur.

Un instant après, Ventre-d'Osier entra dans la cave.

Il alla droit à Guillou et lui dit à l'oreille : *il est là-haut*.

— Et la Chaussette ? interrogea vivement le colosse.

— Elle est saouïe !

— Et lui ?

— Aussi, du moins je crois qu'il le fait, le pochard. Hum !

— Y a-t-il du monde dans la *turne* ? (1)

— Deux *griviers* (2).

— C'est bon, je monte trouver ce *pays*.

— Seul ?

— Gnia pas besoin d'être cinquante, *il n'a pas l'air terrible*, ce lapin-là. Dans tous les cas, soyez prêts.

(1) Dans l'établissement.

(2) Deux soldats.

cice de ces hautes fonctions, fut si habile dans l'art de ramper comme un chien, au pied de ses maîtres, qu'après avoir longtemps soupilé, il finit par se faire admettre dans les rangs de l'octroi à titre d'employé de quatre-vingt-dix-neuvième classe. Je crois même qu'en suite des épreuves orales ou écrites auxquelles elle fut soumise, cette ganache fut reconnue assez intelligente pour décrocher les bottes du papa Olibo : distinction honorifique qui devait plus tard la recommander à l'attention de nos administrateurs uniquement occupés du soin d'accaparer les « fortes têtes ».

Sur ces entrefaites, en 1874, mourut le sieur M..., homme très-estimé et, condition essentielle, fort compétent dans son service d'inspecteur général de la Boucherie. La nouvelle de sa mort était à peine connue de notre ambitieux, que cet ignare se rendit en toute diligence auprès de son ami Coco et d'autres copins actuellement en place; avec un aplomb « bœuf » il sollicite, il mendie leur bienveillant appui pour prendre la succession du défunt, et cela, au détriment de l'inspecteur en second auquel revenait de droit cet énorme privilège.

Fortement épaulé par de tels protecteurs, exagérant jusqu'au plus vil mensonge ses connaissances en boucherie, et usant d'autres stratagèmes et d'autres bassesses plus ou moins avouables, il réussit à se faire nommer aux fonctions ci-dessus désignées.

Nous voulons bien croire que l'administration, en consacrant cette nomination, fut induite en erreur par ceux-là qui à cette époque avaient quelque raison de la tromper; c'est pourquoi, tout en lui ouvrant les yeux sur les singuliers mérites de sa créature, nous n'échapperons pas l'occasion d'instruire le public lyonnais sur la façon peu courtoise dont sont traités et ses intérêts et son hygiène. Reconnaissons toutefois que le Conseil municipal se plaignit récemment de ce service et qu'il provoqua à ce sujet une enquête qui a abouti à.....

Ceci posé, continuons

Le poste d'inspecteur général de la boucherie devrait être confié à un homme intelligent, incorruptible et compétent; nous appuyons sur ces trois épithètes. Mais pour le malheur de tous, il est actuellement entre les mains d'un intrus et d'un abruti, pour ne pas dire mieux ou plus mal. Nous disons : abruti; nous pouvons ajouter : illettré, car nous mettons cet âne bête au défi de faire sans erreur la moindre addition, et d'écrire convenablement un nombre de quatre chiffres.

Voilà pourtant l'homme qui est spécialement chargé de fournir les chiffres devant servir à la confection de la taxe de la Boucherie.

Et comment ces chiffres sont-ils fournis? Écoutez : cette espèce d'inspecteur s'abouche dans quelque caboulot, son refuge naturel, avec les commissionnaires en bestiaux. Là, *inter pocula*, au milieu des carafons de trois-six, ces messieurs, après l'avoir graissé d'une certaine pommade, lui imposent

les chiffres les plus favorables à leur cause. Ces chiffres, il les présente à la Préfecture, je ne sais où? Une discussion, pour la frime, s'engage avec la délégation des bouchers; finalement l'on tombe d'accord; les mercuriales se bâtissent d'après de tels renseignements, l'affaire est jugée et la taxe bâclée.

Lyonnais, vous êtes naïfs quand vous vous étonnez que sur cent bouchers les deux tiers vendent leur carne bien au-dessous de la taxe, qui d'après vous, doit être l'expression sincère des prix de vente calculés d'après les prix de revient. Sachez donc qu'en vendant à des cours inférieurs à ceux déterminés par les règlements supérieurs, ils réalisent de beaux bénéfices; que faut-il penser de ceux qui ne démontrent pas des tarifs rendus obligatoires? Un tel état de choses n'est-il pas révoltant? et qui est-ce qui nous fait payer les pots cassés?

Que faut-il également penser de cet individu qui, à la tête de l'Abattoir le plus considérable, l'abattoir de Vaise, n'a d'autres titres à faire prévaloir et d'autres connaissances à étaler que celles qu'il a acquises pendant un seul mois, où il fut « simple toucheur de bœufs ».

(Qu'il produise une seule référence sérieuse; qu'il nous indique une seule boucherie dans laquelle il ait exercé pendant cinq minutes!!! Encore un défi que nous lui portons et qu'il lui est impossible de relever.)

Du reste, voyons, en bonne vérité faut-il trouver extraordinaire de voir un chauffeur préposé à de telles fonctions, quand on voit un canut de la même trempe à la tête d'un service plus important et de même nature?

Nous comprenons facilement, nous, que ce « toucheur de bœufs » se cramponne à son portefeuille avec toute l'énergie d'un roturier qui sait apprécier les services que lui rend sa « poule aux œufs d'or », car, outre les émoluments qui lui sont alloués par la ville, ce « bouché » a encore d'autres cordes sensibles qu'il fait vibrer à tous propos.

Ainsi, chaque certificat qu'il délivre aux commissionnaires pour bestiaux invendus lui rapporte trois à quatre francs, et il y en a plusieurs par jours.

Ce qu'on ne saura jamais, c'est le rendement des certificats qu'il délivre pour les bestiaux allant à l'étranger; il ne peut le nier. Niera-t-il les gueuletons pantagruéliques, niera-t-il les parties de plaisir, les voyages dans le Midi, niera-t-il les pourboires alléchants qui lui sont offerts par bouchers et consorts n'ayant plus rien à redouter du côté des procès-verbaux? Niera-t-il les gratifications qui lui sont glissées en douceur pour vérification (quelle ironie!) des viandes militaires?

Oh! fournitures mystérieuses si vous pouvez parler!

Niera-t-il qu'il possède et revend des matelas faits avec la laine des moutons parqués à l'Abattoir, laine qu'il fait couper d'autorité?

Niera-t-il les sommes que lui rapportent les certificats

D'un bond prodigieux il s'élança vers la porte et la ferma à double tour!... Puis, toujours armé de son casse-tête, faisant face à son adversaire, il prit à reculons le chemin de la cuisine.

Le voyou devina sa pensée et voulut lui couper la retraite; mais soudain il chancela et s'affaissa lourdement sur le plancher en vomissant du sang et des imprécations horribles.

Un coup de casse-tête lui avait fracassé la mâchoire.

L'agent alors entra vivement dans la cuisine.

Le cambusier avait disparu!...

L'homme chauve se pencha vers le trou béant de la trappe et mesura de l'œil la profondeur de la cave qu'éclairait encore faiblement la lampe laissée par les voyous.

Ayant remarqué la table placée au-dessous de la trappe, il se laissa glisser par l'ouverture et bientôt ses pieds foulèrent un jeu de cartes éparpillé sur la table.

Sans perdre une minute, il décrocha la lampe et chercha une issue. Il s'engagea dans le couloir. A son extrémité il trouva l'escalier. En deux sauts, il fut au milieu des décombres, il enveloppa le verre de son mouchoir de poche et se glissa comme un reptile.

Il faisait, noir comme dans un four.

Après avoir rampé environ quinze mètres, il aperçut devant lui un tombereau demi-plein de scories provenant du balayage des rues. Son parti fut bientôt pris. Il escalada une roue et se tapit dans les flancs du dégoûtant véhicule.

A peine y était-il, que des ombres se dessinèrent à dix pas de lui. C'était la bande des voyous qui, n'ayant pu forcer la porte de l'Abattoir, venait, dans ce lieu désert, se concerter sur le parti à prendre.

Quoiqu'ils parlassent à voix basse, le silence de la nuit favorisant la perception des sons, l'homme chauve les entendait bien distinctement.

Dis-donc, Bérard, opina l'un d'eux, il faut que quelques-uns

délivrés pour le passage des bestiaux, que vu la fatigue l'on fait abattre sur place, certificats qui devraient être et sont d'une gratuité absolue?

Cette montagne de chair et d'os a une égratignure au poignet. Aussi n'a-t-il rien trouvé de mieux que de se faire décerner une pension, temporaire, il est vrai, mais qui se continue encore et durera probablement jusqu'à la consommation des siècles. Et dire qu'il souffre de cette écorchure, comme le cheval de bronze souffre des cors aux pieds.

Mais, ce qui nous chiffonne, c'est quand nous voyons de pareils mendiants, se disant blessés au poignet, sollicitant l'assistance d'une pension militaire aller, avec permission des autorités faire la joute à Givors, exercice qui exige toutes les forces physiques.

Détail inédit : il se fit une entorse aux pieds en revenant de cette fête balladoire; resta huit jours tranquillement dans son salon (car il a un salon et se paie le luxe d'un frotteur), et n'en toucha pas moins ses honoraires.

Tant il est vrai que l'avoine est trop souvent donnée à ces bourriques qui la méritent le moins.

C'est en poursuivant une telle carrière que celui qui, en 1873, n'avait pas le sou, est aujourd'hui possesseur d'une belle propriété située aux environs de Lyon; c'est en se mettant sous la protection de monsieur G..., chez lequel sa mère était restée comme servante, qu'il a accroché des secours qu'ont mille peines à toucher de pauvres diables réellement esclopés et véritablement incapables non-seulement de faire la joute, mais même de travailler pour subvenir à leurs premiers besoins.

Encore une fois, ô contribuables! éreintez-vous pour voir salariées de telles buses.

BOUMOCULI.

SALMIGONDIS

M. de Villard nous écrit une petite lettre de dix pages, au sujet de l'article publié dans notre avant-dernier numéro, article intitulé : *Les cléricaux peints par eux-mêmes*.

Tout en rendant hommage aux sentiments élevés et aux croyances de ce fervent apôtre du cléricisme, je ne puis, à mon grand regret, accorder l'hospitalité à sa profession de foi.

M. de Villard a conservé les élans chevaleresques de ses aïeux, en cela je l'approuve sans réserve, mais notre honorable correspondant s'est mépris sur la portée de l'article contre lequel il fulmine.

Comme lui, j'aime la famille et mon pays. Et c'est parce que je les aime que, tout en respectant les convictions intimes, la foi individuelle, le culte humble et vrai, je ne cesserai de combattre, par tous les moyens, l'envahissement de

rentrent dans la *plaque* (1), voir un peu comment ça se mitonne.

— J'y vais, moi, répondit l'interpellé. Viens-tu, *frangin*?

— Oui, répondit son frère Tony. Et toi Lombard?

Pour toute réponse, un voyou, charpenté en hercule, s'avança près des deux frères Bérard puis tous trois disparurent dans les démolitions.

Ils suivirent le couloir à tâtons. Arrivés près de la porte de la cave, ils furent surpris de n'y pas trouver de la lumière.

— Mais.... fit Lombard, et la *camoufle*?

— Elle se sera éteinte, répondit cadet Bérard, attends que je frotte une *souffrante* (2). Lorsqu'elle fut enflammée, il leva les yeux vers la voûte: plus de lampe!

— Qu'est-ce que ce fourbi? grommela-t-il au comble de la stupefaction, le réverbère s'est évanoui!... Diable! mais.... il n'est pas parti tout seul! voyons un peu que je cherche la lanterne sourde.

Tiens, la voilà, lui dit son frère.

D'une seconde allumette jaillit une bleuâtre clarté et la lanterne resplendit dans les ténèbres.

On n'entend rien, dit Lombard d'une voix mal et assurée.

— Il faut grimper là-haut, insinua Tony Bérard.

— Comment faire? demanda son frère.

Lombard escalada la table, se plaça sous la trappe, courba le dos et dit : monte là-dessus.

Agile comme un jaguar, Bérard fut bientôt sur le sol de la cuisine. Passe-moi la lanterne! dit-il.

Lorsqu'il l'eut à la main, il regarda autour de lui, personne!...

Il entra alors dans la salle de l'Abattoir : elle était vide!...

(1) Dans le souterrain. Cachette.

(2) Une allumette.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

Dès lors il se tint sur ses gardes et, lorsque le voyou entra dans la salle, il ne perdit de vue aucun de ses mouvements. Lorsqu'il le vit derrière lui, prêt à l'assommer, il fixa la bouteille suspendue et au moment où elle descendait foudroyante, il fit un brusque écart à gauche. En même temps, comme soulevé par un ressort d'acier, il se trouva debout devant le voyou et le saisit à la gorge.

Une lutte terrible s'engagea alors. L'homme chauve était richement musclé. Souple comme un chat, il bondissait sur le bandit avec une vigueur extraordinaire.

En vain le poing formidable du voyou cherchait à l'atteindre : il paraît et ripostait avec une merveilleuse dextérité.

Jusque-là, le cambusier s'était tenu debout, derrière la porte vitrée de la cuisine; mais lorsqu'il vit que la lutte n'était pas à l'avantage du voyou; il entra dans la salle, un long couteau à la main.

Saigne-le!... hurla Guillou d'une voix qui râlait.

Le cambusier hésita quelques secondes, puis il s'élança... au même instant, il poussa un rugissement de douleur, laissa tomber son couteau et s'enfuit à la cuisine en gémissant.

L'homme chauve venait de lui briser le poignet d'un coup de casse-tête, qu'il avait eu le temps de tirer de sa poche.

La partie était redevenue égale!...

On entendit alors à la cuisine le bruit d'un meuble qu'on déplaçait et la voix du cambusier cria : au secours!...

C'était la trappe qui venait d'être soulevée par ce misérable.

A cet appel, tous les voyous, présents dans le souterrain, s'élançèrent dans le chemin des décombres, laissant toutes portes ouvertes.

L'homme chauve, avec un instinct merveilleux, qui l'avait sauvé dans maintes circonstances dangereuses, comprit l'imminence du péril. Il entendait déjà les pas précipités de la bande qui accourait furieuse. Il n'y avait pas une minute à perdre.

TRIBUNE DU PARNASSE

L'ANNIVERSAIRE

A MARIE B...

Bonjour, mignonne! hier était l'anniversaire
De ta fête et je crois que j'allais l'oublier.
Tu n'es pas là. Les jours ne m'occupent plus guère
Et je consulte peu mon vieux calendrier.

Que de mois ont passé! je te l'ai souhaitée
Bien souvent. Ces moments ne peuvent s'effacer,
Car ton image vit dans mon cœur abritée
Et je la garde bien sans vouloir l'en chasser.

J'y fouille chaque jour pour te revoir encore
Puis je ferme les yeux. Je rêve... C'est bien toi.
Je crois même t'entendre et sylphe que j'adore
Tu sembles l'animer tout près, tout près de moi.

Quand ta fête approchait, d'avance et sans rien dire
Pour toi je préparais un petit compliment.
Je l'apprenais par cœur, il ne fallait pas rire,
Je voulais réciter bien sérieusement.

Et j'avais en réserve une gerbe fleurie
Où mêlaient leurs parfums la rose et le muguet.
Humble était le présent, mais ma sainte Marie
Ne voulait recevoir ce jour-là qu'un bouquet.

Puis le grand jour venait. Dans les airs ébranlée
La cloche nous tintait ses plus gais carillons
Qui montaient vers les cieux en prenant leur volée
Et le soleil brillait de ses plus doux rayons.

Le canon sourd grondait, mêlant sa voix sonore
Au concert général. Paris fêtait son roi.
Mais je croyais alors et je le crois encore
Que tous ces honneurs-là, Marie, étaient pour toi.

Puis, blotti dans un coin, guettant ton arrivée
Je prenais d'un enfant encore à l'alphabet
L'air mignard et câlin : « Petite mère aimée,
« C'est aujourd'hui ta fête, et voici mon bouquet. »

Heureuse et toute émue à cette gentillesse
D'un enfant, tu le sais qui t'aimait comme un fou
Tu le récompensais d'une bonne caresse
Et le remerciais en sautant à son cou.

Adieu, mon compliment! ne sachant plus que dire
Je paraissais chercher naïf et tout confus.
Mais, quand je te voyais et pleurer et sourire
Je ne pouvais trouver le moindre mot de plus.

Je ne l'oubliais pas dans ce temps-là, ta fête!
Comme on en profitait pour s'embrasser un peu!
C'était jour de gala. « Qu'un bon dîner s'appête!
« C'est la fête aujourd'hui de la reine en ce lieu! »

Et faisant à moi seul, valet, roi, cuisinière,
Je passais au fourneau, préparais le repas.
La reine m'aidait bien, car tu n'étais pas fière,
Et goûtais de ton doigt les sauces de mes plats

Et tout en cuisinant, je leur parlais en maître
A nos sujets absents. Je posais en acteur,
J'avais la majesté de Frédéric-Lemaître,
De Mélingue ou Maubant. Tu riais de bon cœur.

« Manants de ce castel, que l'on se me te en danse!
« Je veux que l'on s'amuse! en avant les violons!
« Nous ouvrirons le bal. Que la fête commence!
« Je veux m'entendre ici que rires et chansons »

Puis à table tous deux sans courtisan ni suite
Nous faisons un festin que ne font pas les rois.
On mangeait doucement, on était sybarite
Et notre Clos-Vougeot était du vin d'Arbois.

Quel café, messeigneurs! quelle bonne eau-de-vie!
Quel brûlot au dessert! Je ne peux l'oublier.
Quand, pareil à Jean-Bart, j'allumais l'incendie
Que j'avais préparé dans un grand saladier.

Tudieu! ça flambait bien! nous laissions la sonnette
S'agiter vainement. Nous tirions les verroux,
Je préparais ma pipe et toi ta cigarette,
Et tu venais t'asseoir, enfant, sur mes genoux.

C'était pour te conter une histoire charmante
Et la même toujours. Des projets d'avenir!
Comme tu m'écoutais! la lèvre souriante,
Et le cœur plein d'espoir! Tu dois t'en souvenir?

Nous irons demeurer d'abord à la campagne,
Disais-je, puis l'hiver, nous viendrons à Paris.
Nous aurons du bon vin, du bordeaux, du champagne,
Qu'à table on versera largement aux amis.

Puis, un appartement, pas trop cher, agréable,
Avec un grand balcon pour y respirer l'air.
Enfin nous avions tout : bon gîte, bonne table,
Et tout a disparu plus vite qu'un éclair!

Mais, le punch est éteint, buvons jusqu'à l'ivresse!
Buvons à larges traits et trinquons à nous deux!
Tu bois à ton amant, je bois à ma maîtresse!
Le bonheur est à nous, et nous sommes heureux!

Mais voilà qu'un refrain dans ma bouche fredonne,
Je me sens tout joyeux. Tu vas frapper, je crois....
Mais, non... Depuis longtemps il ne vient plus personne
Egayer mon logis des chansons d'autrefois.

Car le temps est bien loin, où, mignonne chérie,
Sur mes ennuis d'un jour tu versais les pavots,
Et réveillant l'ardeur de ma muse endormie,
Tu venais du plaisir secouer les grelots.

Aujourd'hui, plus de fête et j'ai la barbe grise,
Ta robe ne fait plus froufrou dans l'escalier;
Plus de petit bouquet! pas la moindre surprise!
Pas de brûlot non plus dans le grand saladier!

Plus de si bons dîners et plus de cigarette!
Plus d'histoire au dessert, que je contais si bien!
Plus de projets rians! combien je les regrette!
Car de tous nos châteaux, je n'en conserve rien.

Ne te souviens-tu plus, de ce temps-là, Marie?
Nous avions à peu près quarante ans à nous deux,
Et ton bras sur le mien nous marchions dans la vie
Gaîment et sans souci comme des amoureux.

Date heureuse et bénie et si vite envolée,
Cruelle et sans pitié sur les ailes du temps!
Mais j'ai là, dans mon cœur, comme en un mausolée
Mis ces doux souvenirs, bonheur de mes vingt ans.

Ce bonheur-là, Marie, est un rayon céleste
Que Dieu m'a conservé quand tout s'évanouit,
Battu par tous les vents, ton image me reste,
Comme au marin perdu l'étoile dans la nuit.

JULES FIQUENEL.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Pour n'avoir pas eu mon dernier,
Beaucoup de gens, — c'est triste à dire,
Hélas! dans mon second endurent le martyre,
Et sont contraints longtemps d'avalier mon premier.

ESOPE.

CHARADE

Mon premier est une éminence,
Et mon dernier est un chanteur.
Au bord d'une rivière en France,
On voit mon entier, cher lecteur.

LE SPHINX.

Explication de l'ÉNIGME publiée dans le numéro précédent :
SOL-DATES-QUE

Explication de la CHARADE publiée dans le précédent numéro :
COR-SAGE

LES CONCERTS POPULAIRES

Il faudrait pourtant appeler les choses par leur nom.
Pourquoi M. Aimé Gros qualifie-t-il ses concerts de
« populaires? » Si je ne me trompe, *populaire* signifie pour
le peuple, c'est-à-dire à la portée de sa bourse.

M. Aimé Gros croit-il, en affichant les places de galeries
à 2 francs, offrir à la classe laborieuse les moyens d'en-
tendre ses artistes? N'est-ce pas au contraire un procédé
pour l'exclure de ses concerts? On pourrait le croire.

Certes, je rends hommage au talent et à l'initiative du
sympathique directeur de ces fêtes musicales; cependant je
dois lui faire observer que 2 francs représentent, pour la
plupart des travailleurs, une journée de labeur.

Si M. Aimé Gros ne veut pour auditeurs qu'un public bla-
sonné, qu'il fasse disparaître de l'affiche un titre mensonger.
Le peuple aussi aime entendre les œuvres de nos grands
maîtres; pourquoi l'en priver par un prix d'entrée au-dessus
de sa bonne volonté?

Si j'ai un conseil à donner à M. Aimé Gros, c'est de créer
des places à 1 franc. S'il se décide à donner cette satisfaction
à l'ouvrier, je lui prédis un succès encore plus marqué que
celui qu'il obtient actuellement, au double point de vue
sympathique et pécuniaire.

JOSEPH D.

UNE PENSÉE PAR SEMAINE

L'amour est un sentiment qui élève l'âme autant que la
passion l'abaisse. Qualifier celle-ci, de ce beau nom amour!
c'est mettre sur le front de l'impudique la fleur virginale,
diadème d'honneur, dont on se plaît à parer la vertu.

A. SPHA.

ces ambitieux qui, sous le masque de la religion, n'aspirent
qu'à courber les peuples sous leur domination absolue.

Si ces gens-là veulent prouver que leur seul mobile est de
gagner des âmes au Seigneur, qu'ils se détachent des biens
de la terre au lieu de convoiter sans cesse la fortune d'autrui.
Nous n'aurons pas alors l'édifiant spectacle d'un cardinal,
né pauvre, qui trépassa avec soixante millions!!! en caisse.

* *

Un vieux proverbe dit qu'on emprunte qu'aux riches.

Plusieurs de nos confrères jugeant à propos de nous faire
des emprunts, nous n'avons, par conséquent, pas lieu de
nous plaindre.

Mais nous serions reconnaissants à certains de ces confrères
— notamment à un journal local — de bien vouloir indi-
quer la source de ses informations.

Titre oblige, et quand on se nomme *grand-format*, on doit
être assez riche en délicatesse pour avouer que de temps à
autre, on emprunte — pour son plaisir — à un ami.

* *

On prend le thé chez M^{me} X....

Naturellement M^{lle} Bébé est de la fête, elle fait la dame,
et elle est ravissante en se dandinant d'une façon toute
comique.

— Chérie, lui dit sa mère, imite ta bonne comme tu le
faisais l'autre jour, où tu as pris mon chapeau.

M^{lle} Bébé se met en devoir d'obtempérer à cet ordre.

Elle prend le cachemire de *Madame*, s'en pare, puis s'a-
vançant vers un invité :

— Toi, monsieur, tu vas faire mon papa, pince-moi....
C'est cela.... Allons, monsieur, finissez donc, vous me cha-
touillez.... Un peu plus fort. Prenez-moi les mollets... bon...
Monsieur, je vais le dire à Madame.

Madame a arrêté Bébé dans cette petite scène d'imitation.
On m'assure qu'elle va plaider en séparation. Nous tiendrons
nos lecteurs au courant de cette affaire.

* *

Dans la rue Bourbon :

— Monsieur, quelle heure est-il?
— Minuit, Madame.
— Quel ennui! Encore une heure de promenade avant de
pouvoir se coucher!...

* *

Deux jolies fables :

Une femme achetait bon marché du vieux beurre.

Moralité :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

* *

Un monsieur promenait son épouse en voiture.

Moralité :

Qui veut voyager loin, ménage sa monture.

* *

La *Liberté* annonce la mort d'un professeur de gymnas-
tique, chevalier de la Légion d'honneur, M. Roux.

Si l'on décorait tous les gens qui font des cabrioles, les
marchands de rubans rouges seraient tous millionnaires.

Il est vrai que beaucoup le sont déjà.

* *

Il va paraître!

Il paraît!

Il a paru!

— Qui, — quoi? — me demandez-vous.

— Et parbleu! l'*Almanach des honnêtes gens*, l'*Almanach*
de Paul.

Le *Pays* l'annonce à son de trompe.

— On tirera à 80,000 exemplaires! s'écrie-t-il. Qu'on se le
dise!

De la coupe aux lèvres, il y a un abîme, et pour l'honneur
de mes compatriotes, j'aime à croire que les Almanachs en
question seront achetés pour le service des cabinets ino-
dores.

* *

Le mot de la fin est navrant.

Un bohème, aux habits déguenillés, aux souliers crevés,
avise un décroiteur :

— Donnez un coup de brosse à mes chaussures.

Le décroiteur examine avec répugnance les souliers, puis
interrogeant le bohème :

— Faut-il aussi cirer l'ongle, mon bourgeois?

Le Rôdeur.

PARADOXES ET VÉRITÉS

L'amour est le contraire du bon vin : plus il devient vieux, plus il est fade.

*

La nature a donné à l'homme la force, l'énergie et la volonté; aux femmes il a donné la langue.

*

Sous une face ou sous une autre, la femme qui se marie appréhende toujours la première nuit de noces.

*

L'homme qui n'a jamais menti, le saint qui n'a jamais péché, et la femme qui n'a jamais failli, n'ont jamais passé par la même porte

*

Honneur, considération, fortune, bien-être, famille, la femme qui aime sacrifiera tout à son amant; elle ne lui sacrifiera jamais sa figure.

*

La femme ne pardonne jamais à celui qui l'a appelée « laide. »

*

Quelqu'un a dit qu'une jolie femme indifférente était un beau fruit sans saveur, une brillante cassolette sans parfum; c'est vrai, mais il ne faut pas qu'elle soit rouge.

*

Le tigre est féroce, le vautour est carnassier, le lièvre est peureux, le bœuf est patient, l'homme est fat; la femme est vaniteuse, coquette et légère.

*

Si saint Joseph appelait à lui tous ses amis, il ne resterait sur la terre que les enfants, les vieux garçons et les femmes.

*

L'homme jaloux est aussi bête que celui qui ne l'est pas; tous deux sont logés à la même enseigne.

*

Quand un père caresse ses enfants, le diable rit derrière la porte.

*

Quand un jeune homme se marie, les cerfs aiguissent leurs andouillers.

*

Il ne manque qu'une chose à la femme pour être supportable.... la fidélité.

*

Le vieillard qui épouse une jeune fille, achète une propriété pour son voisin.

*

N'invitez jamais à la noce et à venir vous voir le cousin de votre fiancée, parce qu'il cherchera toujours à être le p...arrain du premier-né.

*

Le plus grand supplice pour une femme, c'est d'être baillonnée.

*

De seize à trente-cinq ans, la femme est une maîtresse; de trente-cinq à cinquante, un confident et un ami; de cinquante à quatre-vingts, une bassinoire.

*

Si les puces savaient parler, elles raconteraient de drôles de choses.

*

Une femme n'est jamais plus aimante envers son mari, que le jour où elle l'a fait grandir.

*

L'amour est à la femme blasée, ce que la faction est à un soldat; tous deux s'en acquittent pour en être débarrassés.

*

Trois choses, dit-on, ne laissent pas de traces : l'oiseau dans les airs, le poisson dans l'eau, et le serpent sur la pierre; il en est une quatrième pourtant que je vous laisse deviner.....

CORNIBUS.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Senterre est bien le directeur le plus intelligent et le plus facétieux qu'on puisse rêver !

Il y a quelques jours, il se tint à peu près ce langage : « Ce satané public ne paraît pas disposé à accepter mes « artistes, et si je n'use de quelques ficelles, je vais rester « sur le carreau faute de ténor léger et de Falcon. »

Sur ce, le susdit M. Senterre s'en va-t-en guerre, recherchant une Falcon; enfin il a trouvé, et pour nous épater, il nous en offre... deux ! oui deux, la veste complète, doublure et étoffe !

De M^{lle} Montoya acceptée, nous ne dirons rien : elle a bien de l'étoffe pour faire une doublure; mais quant à M^{lle} Bonnel-Karr, nous croyons que le partisan de la presse sérieuse (à laquelle nous n'appartenons pas), a tout bonnement voulu mettre le public dans l'impossibilité de la juger !

Nous serions curieux de savoir ce que M. Senterre répondrait si on lui demandait à quelle espèce d'oiseaux appartient le rossignol qu'il a déniché là.

Nous croyons, nous, qui l'avons entendue, qu'elle tient de la perruche et du paon; le timbre de sa voix a des deux comme justesse, quant à son jeu.... ne parlons pas des absents.

Nous avons eu en même temps la première audition de M. David, qui a été basse au Grand-Opéra, il y a quelque temps déjà, car il n'a plus de voix, ce qui le fait chevrotter toujours et chanter faux quelquefois; aussi arrive-t-il à cet artiste, qui est parfait comédien et bon chanteur, ce qui arrive à tous ceux qui, comme lui, ont perdu leur voix : c'est qu'on en remplace les effets par les ficelles de la scène.

M. Barbet, que nous avons entendu, il y a deux ans, chevrotter de plus en plus; on ne sait au juste si c'est un ténor ou une chèvre !

En somme, disons que sur les trois nouveaux artistes, aucun ne nous paraît capable de tenir son emploi sur notre scène; M. Senterre n'a pas trouvé assez mauvais pour nous contenter. Allons, courage ! excellent directeur, et bientôt ce ne seront plus des imitateurs que vous nous présenterez, mais bien les animaux eux-mêmes. Quand viendra ce beau jour, on vous donnera un éventail à bourrique pour conduire un orchestre dont vous serez le chef, puis comme souvenir et pour assouvir votre faim, une superbe couronne de foin !

Beau-père

VARIÉTÉS

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

PAR UN MOBILE DU RHÔNE

(Suite).

Notre collation en chemin de fer restera longtemps gravée dans ma mémoire. On nous apporta, dans de grands baquets à porcs, une ignoble bouillie d'un fumet acre et d'une couleur indéfinissable. Ce qui n'empêcha pas les *moblots du Rhône* de se jeter sur cette écœurante pâtée avec une indicible joie.

Dam ! après trente heures d'*enceissement*, on a les dents longues.

La seconde fois, on nous fit descendre pour manger dans une grande salle. C'était l'entrepôt des locomotives que l'on avait disposé pour servir de réfectoire aux prisonniers de passage. Les aliments furent meilleurs et plus abondants. Néanmoins cela ne valait pas la gamelle française.

Le 14 novembre, à cinq heures du matin, nous arrivâmes à Dresden-Neustadt, après avoir fait un trajet considérable sans pouvoir descendre pour acheter quelques vivres; chacun de nous avait un peu d'argent.

A Francfort, on put se ravitailler à la hâte. Ce fut dans cette ville que nos officiers nous quittèrent pour y être internés.

En descendant de wagons, on nous fit mettre par quatre sur une place située en face de la gare, puis on nous dit que nous faisons partie de la 22^e compagnie, ce qui nous surprit passablement et finalement nous fit rire, car nous ne savions pas encore toutes les *douceurs* que nous réservaient les Saxons.

Immédiatement on nous conduisit dans un manège situé au centre d'un champ de manœuvres. C'était notre logement.

En traversant cette petite ville, qui se nomme Alaunn-Platz, un Prussien de notre escorte, qui écorchait un peu le français, nous dit que nous serions très-bien et que nous aurions la liberté d'écrire et de recevoir de l'argent, que les habitants viendraient nous voir et nous feraient passer des cigares et du tabac.

Ce Saxon nous dit aussi que si nous étions *bien sages*, on nous accorderait des permissions à volonté.

Cette grosse tête carrée nous devait la pilule en premier choix.

Enfin nous voilà installés dans notre prison. Il n'y avait point de cantine pour se procurer quelques aliments supplémentaires, mais plus tard, ou en organisa deux qui, pendant la durée de notre captivité, nous vendirent leur *marchandise* à des prix fabuleux.

Nous étions peu au courant de la monnaie locale, aussi ces braves gens nous volaient régulièrement de 5 à 8 sous sur une pièce d'un franc.

Le capitaine préposé à notre garde nous donna lecture du règlement puis nous laissa sous la surveillance des *chandelles*, dont j'ai parlé plus haut, malgré le cordon de sentinelles qui entourait les palissades extérieures.

Le lendemain, nous étions tous éparpillés dans la cour lorsque notre capitaine nous fit mettre quatre par quatre et sac au dos, les chasseurs et le 74^e d'un côté et les mobiles de l'autre.

Chacun se demandait le motif de cette manœuvre singulière. Nous apprîmes plus tard que c'était pour rechercher les francs-tireurs Vosgiens pour les envoyer dans une forteresse.

Tout le monde dut exhiber son livret. Quantité de mobiles n'en avaient pas, cependant notre argousin finit par nous reconnaître tous *soldats* et fit rompre les rangs.

Nous restâmes pendant une quinzaine de jours ne faisant que les corvées de vivres. De temps en temps on nous *menait* promener, comme les chiens au bout d'une laisse, par compagnie de 600 hommes.

Le 30, jour où nous commençâmes à travailler, on prit 250 hommes dans chaque compagnie et on nous fit rouler la brouette pour transporter du sable au pied d'une caserne en construction.

A partir de cette époque, nos bourreaux nous prodiguèrent les mauvais traitements. Nous étions traités comme des bêtes de somme.

Si d'aventure, une brouette n'était pleine qu'aux trois-quarts, ils nous imposaient double charge et cela à coups de crosse. Plusieurs mobiles durent être transportés à l'hôpital, par suite de mauvais traitements.

Souvent ces êtres sans pitié, se mettaient trois ou quatre pour frapper un mobile et brisaient leurs sabre sur le dos de la victime.

Quand sonnait l'appel, quelques-uns d'entre nous cherchaient à se dérober aux sévices qui faisaient du travail un douloureux martyre; peine perdue, on nous laissait sur les rangs, malgré la pluie ou la neige, jusqu'à ce que les absents soient rentrés.

Quand ce travail fut terminé, on nous fit établir des chemins de descente pour l'édification du château du roi de Saxe. Ces travaux durèrent jusqu'à notre départ de ce manège où nous étions emprisonnés.

Pendant longtemps, nous ne pûmes nous habituer à la nourriture qui nous était accordée; puis, la faim surmontant le dégoût, on se jetait dessus avec avidité.

Voici notre menu : le lundi, du vermicelle; mardi, du riz; mercredi, des lentilles; jeudi, des pois; vendredi, du millet; samedi, des haricots; dimanche, des racines jaunes. Le tout cuit à l'eau, en compagnie d'un microscopique morceau de cheval qualifié bœuf, mouton ou porc.

A propos de pois, je me rappelle une aventure très-drôle, dont le héros était un chasseur d'Afrique. Ce brave *chasse-marée*, indisposé par la nourriture, se leva dans la nuit et descendit dans la cour en quête d'un grand baquet disposé *ad hoc*. Il le trouva et s'en servit immédiatement. La sentinelle prussienne lui cria : *forvesse!* mais notre chasseur ne broncha pas. Alors le saxon courut, baïonnette en avant, sur le délinquant. L'*Africain*, doué d'une force herculéenne, bondit sur le Prussien, lui arracha son fusil, et, enlevant la tête carrée, comme une plume, lui fit piquer une tête dans le baquet, et remonta se coucher.

Bientôt tout le poste envahit le dortoir, mais il ne put découvrir le coupable, tout le monde ronflait à l'unisson.

C. PEYRONNET.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

H. S. — Un peu vieillotte, votre histoire. Envoyez plutôt votre étude sur la Bible.

Beau-père. — Nous insérons, mais ce n'est pas assez nerveux. Titre oblige.

CORNIBUS. — Continuez vos paradoxes.

R. BORISTE. — ???

P. PERRET. — Passera dimanche prochain.

Une Alsacienne S. S. — Veuillez, à l'avenir, affranchir vos envois.

Aug. BAN. — Eh bien?... votre verve est-elle épuisée?

A. NULLUS. — Pourquoi priver la *Cravache* de votre *Etude sur l'enseignement*? Malgré la retraite de votre ami, soyez persuadé que vous serez toujours le bienvenu.

ZALLIV. — Solution juste. Votre envoi passera prochainement.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson